

Plutôt la mort que ce château!

Francis Bossus, *Quand la mort est au bout*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1992, 160 p.

Janik Tremblay, *J'ai un beau château...*, Montréal, Éditions Québec / Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1992, 182 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1992). Compte rendu de [Plutôt la mort que ce château! / Francis Bossus, *Quand la mort est au bout*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1992, 160 p. / Janik Tremblay, *J'ai un beau château...*, Montréal, Éditions Québec / Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1992, 182 p.] *Lettres québécoises*, (67), 23–26.

Francis Bossus, *Quand la mort est au bout*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1992, 160 p., 16,95 \$.

Janik Tremblay, *J'ai un beau château...*, Montréal, Éditions Québec / Amérique, collection «Littérature d'Amérique», 1992, 182 p., 16,95 \$.



Plutôt la mort que ce château!

Voici deux recueils qu'on pourrait qualifier d'honnêtement faits. L'un est convaincant, l'autre pas. Entre la mort d'une belle venue et le château rose bonbon, plutôt la mort, vraiment.

NOUVELLE

Diane-Monique Daviau

ON POURRAIT ARGUER que l'un publie depuis trois décennies et que l'autre en est à sa première publication. Mais ça n'expliquerait pas grand-chose. C'est d'abord et avant tout la vision du monde qui fait ici toute la différence.

De la belle ouvrage

Il y a trente ans exactement paraissait le premier livre de Francis Bossus, un roman. Au fil des ans, sept autres ont vu le jour. Mais la plupart sont passés plutôt inaperçus. Sauf peut-être *L'enfant et les hommes*, prix Jean-Béraud-Molson 1978. Celui-là, il me semble qu'on en a parlé davantage. Pas beaucoup, mais un peu plus quand même.

L'œuvre de Francis Bossus s'est développée on ne peut plus discrètement, loin du jeu de la poudre aux yeux et à l'écart de toutes ces modes qui se succèdent à un rythme devenu magnifiquement infernal.

C'est pour cela que Bossus, on n'en a jamais vraiment beaucoup entendu parler. Même si l'écrivain a du talent. (Il y a des gens qui ont beaucoup moins de talent que lui et dont on parle davantage, tout simplement parce qu'ils arrivent toujours à attirer l'attention des médias sur eux. Pas vrai ?) Le travail de Bossus, c'est ce que mon grand-père aurait appelé «de la belle ouvrage». Propre. Rien qui dépasse. Fait avec application, consciencieusement. Avec, en prime, un petit cachet particulier, une certaine beauté.

Et voici, après huit romans, un premier recueil de nouvelles, *Quand la mort est au bout*, onze nouvelles dans lesquelles le propos et l'écriture sont très intimement liés, onze nouvelles «d'une belle venue», aurait dit encore mon grand-père, à la construction solide bien que très simple. C'est qu'ici tous les éléments se tiennent, s'épaulent mutuellement. Tout est utile, efficace, rien ne semble de trop. (Rien ne détonne, peut-être parce que rien n'est là pour la frime.) On ne remarque donc pas la charpente. Ni les procédés ni les ficelles. Tout est discret. Toujours agréable à lire. Il n'y a dans ces nouvelles rien qui rende muet d'admiration, mais ce sont des nouvelles qui nous

apprennent des choses et font naître en nous des émotions. Les bonheurs de lecture sont donc variés.

Ce qui me plaît le plus, dans les nouvelles de Bossus, c'est que les personnages, autour desquels se déploient les textes, sont campés juste ce qu'il faut, assez mais pas trop. Assez pour avoir de l'épaisseur, de la chair, du jus, devenir vivants sous nos yeux et faire grandir en nous le désir d'en savoir davantage sur eux. Mais l'auteur, qui est futé et qui sait écrire, leur concède une part de mystère, une zone d'ombre et de non-dit, leur accordant par le fait même l'autonomie nécessaire à une éventuelle confrontation avec le lecteur qui, n'apprenant pas tout tout tout sur eux, peut lui aussi (il en a le droit, en a la possibilité !) faire travailler un brin son imagination, utiliser ses capacités de réflexion, de déduction, ce qui n'est jamais vilain et augmente généralement le plaisir qu'il ressent à lire de la fiction.

Il y a des constantes dans *Quand la mort est au bout* : d'abord beaucoup d'hommes, ensuite beaucoup de solitaires et enfin beaucoup de personnages en fuite. Un nombre étonnamment élevé de références à l'armée, à la vie militaire. Des situations d'isolement. Plein de situations où la mort et rien d'autre est au bout. Des gens que leur «différence» marginalise, qu'il s'agisse d'un sculpteur, d'un chômeur ou d'un homme monstrueux qu'on forçait à s'exhiber dans un cirque. L'intolérance, donc, les préjugés, l'étroitesse d'esprit qui rendent le cœur petit, petit. Oui, Francis Bossus est un moraliste. Qui ne fait cependant jamais la morale. Alors, on accepte tout, on prend tout, ne serait-ce que pour voir ce qu'il y a derrière, dessous. Une telle ouverture au monde, qui mêle enfants, vieilles femmes, retraités, curés,



Francis Bossus

artistes, soldats, caravaniers, jeunes filles, vieux sages aveugles, vagabonds, fonctionnaires, moribonds, mineurs et ministres sans faire de distinction, qui accueille l'ordinaire et le tout à fait exceptionnel avec la même générosité et la même attention, c'est comme une maladie contagieuse, ça se transmet sans qu'on s'en rende compte : on lit, et tout à coup ça nous démange, une sorte d'envie irrésistible d'ouvrir les bras, d'ouvrir les yeux, de tendre l'oreille et la main. Une folle envie d'en savoir plus long. De comprendre mieux. D'ouvrir son cœur et son esprit aux choses du monde. De les ouvrir davantage.

Des bulles de *Ginger Ale*

J'ai un beau château... est le premier recueil de Janik Tremblay. Toutes les maladresses qu'on peut lui reprocher n'ont toutefois que peu à voir avec le fait qu'il s'agit ici d'une première publication. Par ailleurs, bien des auteurs plus expérimentés publient des textes moins intéressants que ceux-ci, mal ficelés, remplis à ras bord de bons sentiments, écrits à la va-comme-je-te-pousse.

L'agacement que l'on peut ressentir à la lecture des nouvelles de Tremblay et les plaisirs de lecture qui nous sont donnés de temps à autre tiennent à quelque chose de trop fondamental, me semble-t-il (une vision du monde, une conception de la littérature), pour qu'on puisse mettre cela sur le compte d'une quelconque «inexpérience». Sinon, les moments «réussis» (ceux qui nous procurent des plaisirs de lecture, justement) seraient quoi, au juste, des moments de grâce ? Peut-être... Après tout, pourquoi pas ? Moments de grâce : ces phrases, ces bouts de paragraphe, parfois, où on sent que la note n'est pas forcée, c'est-à-dire où l'on n'est pas dérangé par du superflu, du trop insistant, où le ton est simplement juste, le propos intéressant et le contexte crédible; où la manière est personnelle, le style et le propos ne faisant qu'un; où le message à faire passer n'est pas plus gros que le moyen utilisé pour le faire passer.

Les nouvelles que Tremblay a rassemblées dans *J'ai un beau château...* ne sont pas écrites à la va-comme-je-te-pousse. Elles sont même plutôt bien écrites. Elles ne sont pas remplies à ras bord de bons sentiments, et si les ficelles sont parfois grosses comme des câbles, on ne peut pas dire, honnêtement, que les textes soient mal ficelés.

J'ai un beau château... est un recueil qui, à l'instar de celui de Francis Bossus, entrerait à mon avis dans la «catégorie» — puisqu'on ne peut s'empêcher de comparer tous les livres de l'univers entre eux et que, étant donné que c'est le premier de Tremblay, il n'y a pas moyen de rapprocher ce livre d'un autre qu'aurait écrit son auteure et de le mesurer à l'aune de celui-là... —, dans la «catégorie», donc, des livres «honnêtes», «honnêtement fabriqués». Mais là encore, on n'échappe pas aux échelons, et s'il fallait placer *J'ai un beau château...* et *Quand la mort est au bout* quelque part sur l'échelle des livres honnêtement faits, je mettrais celui de Francis Bossus tout en haut et celui de Janik Tremblay plutôt tout en bas.

Pourquoi je ne le coterai pas plus haut que ça ? Pour toutes les raisons que voici : il y a d'abord beaucoup de clichés, dans ces quinze nouvelles, beaucoup de lieux communs, beaucoup de phrases au ton

«sentencieux», de messages gros comme le bras, d'«opinions», de «réflexions» sur la vie qui sont un peu trop convenues. Quelques exemples, au hasard, à la queue leu leu : «À vingt ans, on ne sait pas écouter entre les mots !» (p. 16); «dans un petit restaurant prétentieusement nommé *Le café de la paix*» (p. 17); «S'enfermer, quand on est deux, quand on s'aime, ce n'est pas une punition, c'est plutôt un privilège» (p. 47); «Alors commençait une chorégraphie que leurs corps ne se lassaient jamais d'exécuter parce qu'ils exprimaient ce que les mots ne peuvent plus dire» (p. 47); «Ils comprenaient qu'ils s'aimeraient toujours même au-delà de la mort» (p. 49); «Les amours et les haines d'enfants, les joies et les peines d'enfants, nous oublions à quel point cela peut être déterminant» (p. 87); «Les enfants trouvaient que les grandes personnes ne faisaient pas de grands rêves et que c'était sans doute pour cette raison qu'elles ne gagnaient jamais à la loterie» (p. 89); «[Une grande personne] ne sait pas divertir un enfant, tout ce qu'elle sait faire, c'est ruiner son enfance en lui répétant des "quand-tu-seras-grand" offensants» (p. 89); «Ce genre d'amour [de passage] ne côtoie pas le luxe [...] Un petit divan, un lit double propice à l'anonymat, une commode pour ranger les rêves et les déceptions [...]» (p. 122); «Sous la douche, l'eau coule sur sa peau, emportant avec elle toute trace de souillure. Quel soulagement !» (p. 124), «[les riches] se cachent, se terrent comme s'ils avaient peur qu'on leur demande de partager. Je me demandais si l'argent était la seule richesse que les riches connaissent» (p. 146); «Nous portions notre amour au bout de nos doigts» (p. 179); «Notre amour s'en était allé comme la neige sous le soleil du printemps» (p. 181).

Ce que je ressens quand je lis des phrases de ce genre-là ? Un ennui profond. De l'agacement. Le sentiment de perdre mon temps. Du découragement. Comment je réagis ? Le livre me tombe des mains. Je pousse un très très long soupir. Je lève les yeux au ciel. J'interromps ma lecture. Je n'ai pas envie de continuer. Et quand je ne suis pas obligée de le faire, je ne poursuis effectivement pas ma lecture au-delà d'un certain nombre de phrases de ce genre-là. Quand je *dois* me rendre au bout, eh bien ! je ferme un peu les yeux ou je me lève et fais le tour de mon bureau ou je vais me chercher un verre d'eau que j'avale d'un trait et puis je reprends le livre et je fais un vœu (une prière) : «O grand Manitou des livres, fais que ça s'améliore au fil des pages qui restent...» Et quand c'est particulièrement mal parti, j'ajoute parfois : «... et je te promets que je vais en tenir compte dans ma critique !» Des fois, ça marche. Des fois, non. C'est que le grand Manitou des livres est quelqu'un de bien bien occupé. Non seulement a-t-il tout plein de vœux à exaucer, mais il doit en plus faire beaucoup de miracles pour les livres (la littérature), ces temps-ci. Alors, des fois, il fait la sourde oreille et nous laisse nous dépatouiller avec nos petits problèmes de lecteurs.

Mais ça, ce ne sont que des exemples de phrases éparses. À la rigueur, on pourrait toujours, après les avoir lues, essayer de les effacer aussitôt de sa mémoire, les raturer, faire une série de x dessus, les



Janik Tremblay

(auparavant) élevé la voix, jamais tenté de «prévenir» l'autre, tenté une explication. L'affranchissement se fait magiquement, en un instant. Elles étaient prisonnières, et hop ! les voilà «libres» de tout leur passé de femmes soumises parce qu'elles ont mis trois vêtements dans une valise ou se sont débarrassées d'un amant encombrant ou assassiné le bonhomme avec qui elles viennent de faire l'amour. En plantant là l'homme en question, elles sourient, «Comme ça. Pour rien», elles rient, elles se sentent merveilleusement légères, envahies par un immense bonheur, de bonne humeur, fières, elles ne peuvent «contenir un incroyable fou rire» et se laissent «accueillir par un bon vent frais d'avril comme par un ami qui vous a longtemps attendu». Un peu trop facile à mon goût. Pas convaincant pour cinq sous.

2) Ces nouvelles ne sont pas «une bouffée de fraîcheur», comme le veut la quatrième de couverture, mais plutôt des bulles de naïveté. Du *Ginger Ale* aux cerises, disons.

3) Contrairement à ce qu'affirme la quatrième de couverture, je n'ai pas vu que «ces hommes qui vivent légèrement en deçà de leurs grands projets sont saisissants de vérité», parce qu'ils sont *inexistants*, les hommes de ce recueil. On n'apprend rien d'eux, on ne voit rien d'eux, encore moins les projets en deçà desquels ils pourraient bien vivre. Ce sont de simples figurants. Pire encore : des faire-valoir.

4) Ce n'est pas un «regard clinique» que l'auteure jette sur la vie, mais plutôt un regard hélas ! très souvent superficiel. Simpliste. Ce regard n'est pas «clinique», il n'est jamais clinique, il est tout simplement simpliste.

5) En affirmant que «Dans *J'ai un beau château...*, des détails en apparence insignifiants font soudain basculer des vies et tracent la ligne du destin», le texte de la quatrième de couverture nous ressert, d'une part, une formule épouvantablement creuse qu'on retrouve désormais



(maintenant que la nouvelle est à la mode) sur la quatrième de couverture d'environ huit recueils de nouvelles sur dix; d'autre part, c'est bien vite dit, tout ça. À mon avis, les narratrices de ces nouvelles font plutôt elles-mêmes basculer leur vie et celle des autres (mari, enfants, amis) comme si tout cela (une vie, des vies, des liens) n'était qu'un détail insignifiant qu'on peut écarter du revers de la main en accompagnant le geste d'un immense éclat de rire. Ce n'est pas du tout la même chose.

6) Je ne crois donc pas qu'il soit exact de prétendre, comme le fait la quatrième de couverture, que «les petits drames y sont traités sur le même mode que les grandes déchirures». Ce serait plutôt l'inverse : les grandes déchirures, ou plus exactement ce qui «devrait» être vécu, perçu comme de grandes déchirures, mais ne l'est pas, est traité de la même façon que les petits événements du quotidien.

Mais si c'est comme ça que l'auteure conçoit les choses, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas présenter les choses comme elles sont vraiment ? Ce qui risque de déplaire à certains lecteurs risque d'en intéresser d'autres.

Ce qu'on peut «reprocher» à *J'ai un beau château...* n'a pas grand-chose à voir avec des maladresses de débutant. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de ce genre de maladresses chez Tremblay. Je pense plutôt que nous avons affaire ici à une volonté de faire passer des messages qui manquent malheureusement de subtilité, à des textes faussement gentils, naïfs, des situations peu vraisemblables, des solutions faciles et peu convaincantes qui sont l'essentiel du propos tenu ici.

Ces nouvelles ne sont jamais mal écrites, ou compliquées, ou mal structurées; il n'y a pas de problème de temps, de chronologie, de perspective. *J'ai un beau château...* est un recueil qui, à l'instar de celui de Francis Bossus, est du travail honnêtement fait. Mais celui de Bossus est réussi et convaincant, alors que celui de Tremblay est grandement agaçant parce que trop simpliste et trop moralisateur. Trop fleur bleue, aussi. D'une naïveté qui frôle parfois l'insignifiance.

Pourtant, il arrive de temps à autre que le ton devienne moins gnanngnan, qu'il se durcisse et s'aiguise un peu. Alors, c'est comme un petit miracle, une réussite : un paragraphe, une phrase nous accrochent, nous émeuvent, nous surprennent. C'est efficace, convaincant. On souhaiterait que ça se poursuive, que ça aille plus loin dans cette direction. Mais ça ne dure pas. On a beau implorer le grand Manitou, les surprises sont rares, dans ce recueil.

Ce qui fait l'intérêt de ce livre ? Simplement ceci : chaque nouvelle raconte l'histoire d'un personnage très typé, histoire qu'on pourrait toujours résumer par un substantif qui est la caractéristique de ce personnage («les illusions de X», «la ténacité de Y», «les hésitations de Z»). Cela donne une véritable galerie de personnages. Très variés, de tous âges, tous milieux, ils sont décrits avec un ton et un rythme eux aussi variés, dans un style qui convient parfaitement aux divers personnages. ♣

Tournez les pages pour voir un peu...

**Hélène et Michel St-Denis,
infographistes**

**ComRem inc
670-0972**